

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - Episode de la Guerre des Anabaptistes, d'après M. G. Burmeister. - L'assaut de Jérusalem repoussé, d'après Gustave Doré. - Le dernier Bïjou, d'après M. Jos. Munsch. - L'Andiphone.

TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique de ce jour - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Littérature Magyare. La Ballade du Paysan Pavo. - Vive la Chanson. - Bannière du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N° 15.

— 10^e. ANNÉE. —

14 Février 1880.

NOS GRAVURES.

ÉPISODE DE LA GUERRE DES ANABAPTISTES.

Le nom d'anabaptistes désigne une secte religieuse, qui parut en Allemagne à l'époque de la réforme, au XVI^{me} siècle. Leur apôtre, Thomas Munzer, ancien pasteur, prêchait l'indépendance absolue en matière religieuse; il prétendait que le baptême des enfants était

contraire à l'Évangile, et ordonna que tous ceux qui embrasseraient son parti, fussent rebaptisés; de là la dénomination d'anabaptistes. Mais Munzer mêla à tous ces dogmes une doctrine anti-sociale, refusant de reconnaître n'importe quelle autorité. Le peuple accourut à ses prédications; la Saxe, la Thuringe, la Franconie, à la voix de l'apôtre, prirent les armes, et 30,000 paysans se ruèrent sur les monastères et les châteaux; mais les rebelles furent vaincus, et Munzer fut pris et décapité en 1525. Cependant l'anabaptisme releva bientôt

la tête sous Jean Bokold, dit Jean de Leyden, qui, installé à Munster, s'y livra aux plus grands excès et périt aussi au milieu des supplices.

Notre gravure représente l'intérieur de la chapelle d'un château qui a été attaqué par ces hordes fanatiques; tout a été pillé, dévasté, tué; et deux dames ont seules échappé au massacre, ainsi qu'un jeune page. Tous trois se sont retirés là, espérant que la sainteté du lieu arrêterait les bandits. Mais la porte est bientôt tombée en pièces sous les coups des



ÉPISODE DE LA GUERRE DES ANABAPTISTES, D'APRÈS M. G. BURMEISTER.

haches redoutables, et les assiégeants se précipitent, avec des cris de mort, dans le sanctuaire. Le premier qui est entré a voulu porter une main coupable sur la châtelaine, qui armée d'un pistolet, fait feu et l'envoie tomber dans les bras de son compagnon qui le soutient. Le jeune page, en voulant défendre sa maîtresse, a été le premier atteint et meurt au pied de l'autel. Pendant cette lutte, l'autre noble dame fait à Dieu le sacrifice de sa vie et se prépare à la mort, avec calme et résignation.

LE DERNIER BIJOU.

Une pauvre veuve, que la mort de son mari a plongée dans la plus profonde misère, se voit dans la douloureuse nécessité de vendre son dernier bijou, — sa bague de mariage, — pour subvenir aux besoins de ses enfants, et elle s'adresse à un vieux brocanteur juif, qui est là, examinant l'objet à la loupe, en supputant la valeur dans sa pensée et cherchant le moyen de l'avoir au plus bas prix possible. C'est là un sujet parfaitement traité, autant par le contraste qu'offrent les deux personnages, que par les objets accessoires.

L'AUDIPHONE.

Voici une invention, qui est appelée à avoir un immense retentissement dans le monde entier, — et surtout dans le monde des sourds.

L'audiphone, — tel est le nom de cette invention, due à un Américain, M. Richard Rhodes de Chicago, — sert à faire entendre les sourds au moyen des dents. Il consiste en un „diaphragme“ de caoutchouc dur et très-mince, de forme carrée, dont les bords sont arrondis. Pour pouvoir s'en servir avec facilité, on le garnit d'un manche également en gomme élastique. Quand cet instrument fonctionne, les bords du diaphragme se rejoignent par une corde de soie de manière à présenter une surface convexe à celui qui parle et une surface concave à celui qui écoute. Ajusté ainsi, le bord supérieur de l'instrument est pressé fortement contre les dents du haut, et le sourd-muet se trouve prêt à écouter.

Diverses expériences faites sur des sourds-muets, ont été couronnées de succès; un jeune homme, sourd de naissance, entendit tout ce qui se disait; une petite fille indiqua par des signes et des regards de surprise qu'elle entendait le son de la voix. Des instruments furent placés entre les mains des élèves de l'institut de Chicago; une dame se mit à chanter; au son des premières notes les sourds-muets manifestèrent le plaisir qu'ils éprouvaient, toutes les physiologies s'épanouirent, et quelques-uns de ces infortunés marquèrent la mesure par des gestes gracieux.

L'inventeur prétend que, du moment que les sourds sont parvenus à entendre, il n'est pas difficile de leur apprendre à parler.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Charnage et Quaresme. — Un bal masqué et travesti. — Je m'en moque comme de l'an quarante. — Types, caractères, costumes de commeneux, par Bertall. — L'Essor. — Les aspirations d'un riche bourgeois en fait de peinture. — Panorama de la bataille de Waterloo. — L'effet du Temps. — Une partie de cartes, invraisemblable, mais vraie.

La curiosité suivante, — toute d'actualité, — appartient à un fabliau du treizième siècle :

Aux fêtes de la Pentecôte, le roi Louis IX avait annoncé cour plénière à Paris. Les chevaliers, comtes, barons accoururent de toutes parts, et parmi eux se trouvaient deux ennemis puissants, le roi Charnage et l'empereur Quaresme, tous deux à la tête d'une armée de vassaux dévoués.

Charnage, le joyeux, était aimé de tous; Quaresme, le félon, souverain des grands mangeurs, des mers, des fleuves et des étangs, était détesté sur la terre.

Quaresme s'avança armé de Pied en cap, monté sur un mulet de mer; un vaste fromage lui servait de bouclier; pour cuirasse, il avait une raie; des arêtes pour éperons; pour épée, une sole tranchante; pour projectiles de guerre, des pois, des marrons et des fruits secs.

Charnage était monté sur un cerf dont le bois ramu était tout chargé de mauviettes rôties. Il éperonnait cette rapide monture avec des becs de bécasses. Son chef était couvert d'un heaume en pâté de sanglier, surmonté d'un paon en cimier.

Bientôt le combat s'engagea. Une brillante charge de chapons de Charnage culbuta les merlans de Quaresme, et, dès lors, la bataille eût été gagnée si les merlans n'eussent été soutenus à temps par des corps de harengs et de maqueriaux.

Aussitôt les archers de Quaresme firent pleuvoir sur les troupes de Charnage une grêle de marrons, de légumes secs, de noix et de pommes; profitant de l'émotion produite par ces décharges furibondes, des escadrons de barbués, de brèmes dorées, de congros aux dents aiguës, d'anguilles rapides comme la flèche, se lancèrent au milieu des rangs en désordre, et firent plier les soldats de Charnage.

Déjà la débacle commençait, les canards poussaient des cris de détresse, les cygnes entonnaient leur chant, lorsque, du haut des airs, les hérons, les butors et les grues fondirent sur les vainqueurs. Le carnage était horrible, la victoire était encore incertaine.

Tout-à-coup, le bœuf s'ébranle, se rue au plus fort de la mêlée, renverse, écrase des bataillons entiers, répand au loin l'épouvante et la mort.

L'arrivée de Noël, accompagné de troupes nombreuses, acheva la déroute de Quaresme.

Les vainqueurs voulaient d'abord le bannir à perpétuité des Etats de la chrétienté; mais, touché du sort de son rival vaincu, Charnage se montra bon prince: il consentit à ce que Quaresme, désormais son vassal, parût seulement quarante jours dans l'année et deux jours par semaine.

C'est pour fêter la part qu'il prit à cette mémorable bataille, qu'on fête le bœuf gras, l'anniversaire du jour où elle eut lieu.

**

A un récent bal masqué d'une de nos plus importantes sociétés, un riche négociant, qui, malgré son âge, aime à se poser en Don Juan, fut intrigué furieusement par un domino des plus spirituels. L'entretien fut long; notre homme s'éprit de l'inconnue, lui fit sa déclaration et finit par lui manifester le vif désir qu'il avait de la revoir. Qu'on juge de sa joie quand ces mots furent murmurés à son oreille: — Venez, samedi, au bal, que donne M. Z.; vous m'y verrez; je serai en odalisque; vous devrez être costumé; on n'admettra que des costumes orientaux: l'amphitryon a beaucoup voyagé en Orient. — Cette proposition m'enchantait, répondit le négociant, mais il y a un grave empêchement: je ne connais point le monsieur en question, et je ne vois pas comment... — Qu'à cela ne tienne, je vous aurai une invitation. — Délicieux!... Je puis y compter? — Je vous donne ma parole.

Le lendemain, l'invitation arriva. Le richard, ivre de joie d'avoir fait une semblable conquête, se hâta d'aller commander un costume persan. Rien ne manquait: ni le bonnet pointu en fourrure, ni la longue robe brodée, etc.

Enfin l'heure tant désirée sonna; le cœur de notre Don Juan suranné — et naïf, — tressaillit d'aise et ce fut un moment de grand bonheur pour lui quand il monta dans sa voiture.

Enfin, le voilà dans l'antichambre de l'hôtel de M. Z. Il dit son nom. Les domestiques l'entourent et le regardent avec stupéfaction. On l'annonce dans le salon, et il entre.

Notre Persan s'attendait à voir des sultanes, des odalisques couchées sur des divans; des Turcs, des pachas, des sultans, des caïds, des kleptes, des agas, des Maures...

Rien de tout cela! Les dames étaient en grande toilette et les hommes en habit noir.

Un éclat de rire général partit de tous les coins du salon, à la vue de la figure et du

bonnet pointu de notre héros, qui rebroussa chemin en toute hâte.

Evidemment l'auteur de la mystification est une femme d'esprit, et la leçon qu'elle a voulu donner n'a pas besoin d'être mise en relief.

**

Il est un dicton qui se prononce tous les jours, sans qu'on en connaisse l'origine. J'ai fait des recherches à ce sujet, et elles m'ont appris ceci:

Au siècle dernier, alors que le règne de Louis XV était le plus florissant, les almanachs annoncèrent que l'année 1740 serait fatale et verrait éclore et s'accomplir de grands et terribles événements.

Le roi, dont l'imagination se frappait aisément, conçu de graves craintes au sujet de ces prophéties. Il s'en montra très-affecté et ce fut alors que, pour dissiper les ennuis du monarque, et lui rendre le courage et la sécurité, les courtisans accablèrent l'oracle de leurs plaisanteries et de leurs dédains. Les flatteurs de l'Œil-de-Bœuf inventèrent en 1739 le proverbe: „Je m'en moque comme de l'an 40,“ et l'année 40 se passa en effet sans avoir vu s'accomplir aucune des sinistres prophéties qui l'avaient précédée.

**

Sous le titre de: Les commeneux de 1871, Bertall vient de publier, chez M. M. Plon et C^{ie}, éditeurs à Paris, un recueil de types, caractères, costumes, composé de quarante-sept planches coloriées. Si l'auteur n'avait pas le caractère aussi courageux que le crayon spirituel, nous n'aurions pas cette œuvre, car il fallait avoir réellement du courage pour s'en aller, par la ville, saisir sur le vif toutes ces silhouettes étranges, grotesques ou patibulaires, alors que le canon grondait, que les arrestations s'opéraient, que les incendies se préparaient. Vous retrouverez là, sous leurs oripeaux militaires ou civils, avec leurs physiologies vraies, Raoul Rigault, Bergeret, Delecluze, Protot, Assi, la Cecilia, Ferré, Jules Valès, Gaillard, etc., des généraux, des colonels, des exécuteurs, des pétroleuses, des cantinières, des orateurs de clubs etc., etc. Il ne s'agit donc pas ici d'un travail fantaisiste, mais d'une œuvre ayant une valeur historique en même temps qu'artistique.

**

S'il est une Exposition digne d'encouragement, c'est celle du Cercle l'Essor, ouverte depuis le 10 janvier dans la salle Marugg. Elle se compose, en effet, d'œuvres de jeunes artistes, élèves et anciens élèves des Académies des Beaux Arts. Parmi ces œuvres, il en est de fort bien réussies et la plupart donnent de sérieuses espérances.

Nous devons nous intéresser doublement à nos jeunes exposants, d'abord à cause du talent qu'ils révèlent en général, ensuite à cause de la dureté des temps pour l'art.

**

A ce propos, nous publions une fort curieuse lettre, émanée d'un bourgeois richissime, qui habite une de nos villes industrielles. Elle est adressée à un de ses amis d'Anvers. On y verra ce qu'est le sentiment de l'art dans certaines classes:

„Mon cher Van T.

„Je désirerais avoir pour meubler mon salon quatre tableaux, des peintures d'une dimension assez grande, attendu que cela devra être plutôt meubles qu'objets d'art.“ (Cela! il parlerait avec moins d'irrévérence d'une balle de coton ou d'un baril de sardines.)

„D'ailleurs, le prix que je veux y mettre ne comportera guère autre chose que de l'apparence. J'aimerais à avoir ce qu'on appelle, je crois, „peinture de genre.“ (C'est-à-dire des personnages; qu'on lui donne des chiens, des petits crevés, des dindons, des guenons ou des femmes du demi monde, peu lui importe, pourvu qu'ils aient de l'apparence.)

„J'ai pensé que peut-être votre position vous mettait à même de fréquenter quelques artistes qui, ayant du talent, sans beaucoup de réussite," (Ils ne sont, hélas, que trop nombreux!) pourraient vous vendre bon marché ce que je payerais ailleurs très-cher. (Oh! le juif!) Par la raison toute simple, que, n'y connaissant absolument rien de tout (Au moins il se rend justice!), je ne pourrais m'adresser qu'à un marchand qui, fort de mon ignorance, ne manquerait pas d'en profiter. (Il mesure probablement les autres à son mètre.)

„Et puis, j'ai ouï dire qu'à Anvers il y avait certains peintres de talent," (Il y tient!) mais encore inconnus (Et qui le seraient toujours s'ils n'avaient à faire qu'à des fesse-mathieu, à des grippe-sous de son espèce), qui allaient tous les jours travailler au Musée, et qui vendaient leur travail pour bien peu de chose. (Pour un morceau de pain, n'est-ce pas, que sa grotesque vanité jetterait à leur détresse?)

„Ainsi donc, si vous trouvez quelque chose dans les conditions que je vous dis, et qui ne vaille que de..." (Voici le bouquet, le sublime du genre!) que de cent à cent et cinquante francs avec le cadre (L'emballage et le port, probablement, plus l'escompte), vous me feriez plaisir de me les acheter, mais je tiendrais à ce que cela soit un peu grand, et que cela soit un intérieur de famille. (Si j'étais à la place de son correspondant, je lui enverrais un groupe d'ânes et d'oies, avec cette inscription: Où peut-on être mieux qu'au sein...)

* *

Bruxelles offre, en ce moment, un genre d'attraction que je dois recommander à nos lecteurs de la province. Il s'agit du panorama national, offrant, dans un ensemble du plus puissant effet, la bataille de Waterloo, au moment de l'assaut du mont St-Jean, dernier et suprême effort de l'armée française.

Ce sujet a été traité de main de maître, par son auteur, M. Charles Castellani. La plaine immense, ses accidents de terrain, sa végétation foulée, ses arbres brisés, ses habitations en ruines, la situation des belligérants, les épisodes du combat, les chefs, les soldats, les luttes corps à corps, tout cela est représenté avec une poignante vérité, tout cela fait l'illusion la plus complète. Aussi comprenons-nous le grand succès de ce spectacle, vraiment saisissant et grandiose.

* *

Il y a vingt ans, une terrible inimitié régnait entre deux hommes appartenant à la haute industrie. Des rivalités d'amour étaient venues se compliquer d'affaires d'intérêt. Il y eut un duel où l'un des deux champions perdit un œil; le second lui fut enlevé par une ophthalmie.

L'autre jour, on apprend au pauvre aveugle, — très-résigné, même parfois très-gai dans sa triste position, — que son ancien ennemi est aussi atteint de cécité.

— Singulier effet du temps! s'écria M. D., il est certain que F. et moi, serions aujourd'hui bien heureux de nous revoir!

* *

Un ex-agent d'affaires enrichi, M. V., a un neveu appelé Oscar, et sa femme a une nièce nommée Euphémie. Les jeunes gens s'aiment éperduement, mais M. V., homme égoïste et tenace, entend marier Oscar à la fille d'un notaire de ses amis.

Il donnait, le mois dernier, une petite soirée; on avait successivement joué à différents jeux, et M^le Euphémie avait eu une rare chance.

— Allons, dit l'oncle, vingt francs à la dame de cœur, si vous voulez, ma chère nièce.

Il disait cela en forme de plaisanterie, mais la jeune fille accepta, malgré les protestations de sa tante. Elle plaça une pièce d'or sur la table. Son partenaire fit le même. La partie commença.

— J'ai la dame de cœur! s'écria Euphémie. — Alors, quitte ou double, fit M. V. — Soit, j'accepte.

Il fouilla dans sa poche, elle ne contenait plus que trois pièces de cinq francs.

— Vous voudrez bien me permettre de jouer sur parole? demanda-t-il en riant. — Avec plaisir, mon oncle.

Il perdit de nouveau et s'écria:

— Encore quitte ou double.

Nouvelle perte. On recommença, on recommença.

— Je ne sais ce que j'ai fait aux dames de cœur, dit M. V., elles me fuient; voilà la treizième fois... Ne restons pas sur ce nombre. Allons, la dernière, s'il vous plaît, et toujours quitte ou double.

Sa malchance persista.

— Je réglerai demain, dit-il. — Oh, mon oncle, quand vous voudrez.

La société se sépara.

Le lendemain matin, M. V. dit à Oscar:

— Voyons, puisque les dettes de jeu sont des dettes d'honneur, il faut que je m'exécute de suite auprès d'Euphémie. Tu as eu à l'Athénée le second prix de mathématiques; fais-moi le calcul de ce que je dois. Nous avons joué vingt francs, et j'ai perdu quatorze fois, toujours quitte ou double.

Le jeune homme commença l'opération.

— Eh bien, que dois-je? — Mais, mon oncle, c'est incroyable, fabuleux, épouvantable!... vous allez être terrifié. — Comment cela? — Vous devez 163,840 francs. — Que dis-tu là, malheureux? Es-tu fou?

Pour toute réponse, le neveu tendit à l'oncle, stupéfait, le carnet où il venait d'établir un compte aussi exact que facile à faire.

C'était l'histoire de ce sage Persan, qui demanda pour toute récompense au sultan, son élève, la quantité de blé que produirait un grain, un seul grain, multiplié par les 64 cases de l'échiquier; le sultan accorda en souriant cette faveur qu'il croyait légère, et il se trouva que tout le blé de la Perse n'aurait pas suffi pour satisfaire à la demande du sage.

Pour en revenir à notre histoire, le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que l'ex-homme d'affaires s'est empressé de consentir au mariage d'Oscar et d'Euphémie; mais il n'a pas parlé de payer sa dette... puisqu'ils doivent être ses héritiers, a-t-il dit.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Moyen d'extraire les petits corps étrangers qui s'engagent sous la paupière: — Au lieu de fermer l'œil et de le frotter avec les doigts, ce qui ne fait qu'augmenter ou prolonger la douleur, il s'agit au contraire de tenir l'œil grandement ouvert pendant une minute en regardant fixement un objet quelconque. Après ce temps écoulé, le corps étranger n'est plus sous la paupière; il tombe à l'angle interne de l'œil ou contre le nez. Le globe de l'œil est animé d'un mouvement de rotation incessant; c'est ce mouvement de rotation, quand l'œil est maintenu ouvert, ou que les paupières ne le pressent point, qui entraîne le corps étranger.

— Procédé économique pour purifier l'air dans les maisons: — Versez du vinaigre commun sur de la craie en poudre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune effervescence. Laissez déposer et décantez le liquide. Faites sécher le résidu, mettez-le dans un vase de terre ou de verre et versez-y ensuite de l'acide sulfurique jusqu'à ce que vous voyiez s'élever une vapeur blanche. Cette vapeur, concentrée et ramenée à l'état liquide, donne le vinaigre aromatique qui se trouve dans le commerce. Elle se répand et pénètre partout en peu de temps, ce qui la rend très utile pour assainir les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux et les maisons où l'air est vicié.

— Inconvénients des alcôves et des rideaux: — Un usage assez commun dans notre pays, c'est celui de renfermer le lit dans une alcôve, ou de l'entourer de rideaux épais, capables d'en faire le tour, et de créer ainsi une atmosphère d'air confiné. Cet usage est funeste à la santé; il s'oppose au renouvellement facile de l'air; il concentre dans un espace resserré le produit des exhalaisons pulmonaires et cutanées, et vicie l'air qui est respiré immédiatement par la personne qui est couchée dans le lit. Donc, pour tout le monde des inconvénients, et pour les malades un véritable danger.

LE FILS DE L'INCONNU.

XV. — DEVANT JÉRUSALEM.

Nous avons laissé Onno Gratama au moment où, arrivé dans le camp des chrétiens, sous les murs de Jérusalem, il s'occupait vainement de la recherche de son épouse. Il finit par se décider à se rendre auprès du comte de Flandre, pour avoir des nouvelles de Hugo qui, espérait-il, pourrait le mettre sur la trace d'Ada.

Lorsque Onno Gratama entra dans la tente du comte, celui-ci lui dit en lui serrant chaleureusement la main:

— J'ai déjà entendu parler de votre merveilleuse délivrance, chevalier, je vous en félicite, ainsi que notre armée: vous, parce que vous pouvez assister à la chute de Jérusalem, l'armée parce qu'elle trouvera en vous un vaillant coopérateur... Mais je brûle du désir d'entendre le récit de vos aventures...

— Noble comte, je serais heureux de satisfaire à votre désir, mais pour le moment, je me sens en proie à une inquiétude qui me pousse à vous demander quelques éclaircissements au sujet d'une chose dont dépend tout mon bonheur, tout mon avenir.

— Parlez, chevalier, si je puis vous être utile, comptez sur moi.

— Je reconnais là votre générosité, comte, et c'est ce qui m'encourage à vous entretenir de mes intérêts. Pourriez-vous me dire ce qui est advenu de ce jeune Hugo que vous honoriez de votre bienveillance?...

Robert de Flandre hésita à répondre; il savait que le jeune homme était parti pour un voyage d'exploration avec le vieux moine hollandais et la femme de l'ancien corsaire. Mais il savait aussi qu'aucun n'était revenu et n'avait donné nul signe de vie depuis trois mois.

Devant ce silence, l'ex corsaire, oubliant qu'il avait demandé des éclaircissements au sujet de Hugo, s'écria avec désespoir:

— Ma pauvre femme est morte, comte!... Dites-le, et délivrez-moi de cette poignante incertitude.

— Votre épouse est partie en compagnie du vieux moine et du jeune Hugo pour découvrir le lieu de votre prison.

— Les malheureux! Et ils ne sont pas revenus?

— Non, chevalier; et croyez que ce n'est qu'à regret que j'ai consenti à ce départ.

— Oh! alors ma femme est à jamais perdue! Le comte Robert essaya de consoler le malheureux, le flattant d'un espoir qu'il n'avait pas lui-même; il n'insista plus pour connaître le récit de ses aventures.

Onno Gratama prit congé de Robert, le cœur rempli de mortelles angoisses.

Lorsque les premiers transports de la douleur furent un peu apaisés, il se fit dans son âme un violent combat. Sa chère Ada, une faible femme, avait eu la courageuse résolution d'aller à sa recherche au milieu d'un pays inconnu, couvert d'ennemis: pouvait-il, lui, homme de guerre et chevalier, faire moins qu'elle n'avait fait? D'un autre côté, son regard se tournait vers Jérusalem, vers la cité sainte; il en voyait les murailles et les tours couvertes d'Infidèles, les Croisés, prêts à entrer en campagne; et il considérait comme une tache, comme une honte de désertir le drapeau de la Croix, au moment du combat et du danger; il devait donc rester et combattre. Oh! s'il avait pu concilier les deux devoirs qui lui étaient également chers! avec quelle joie il y aurait consacré la dernière goutte de son sang! Mais cela était impossible. Aussi, comme il a été dit, son âme avait à soutenir les plus rudes combats.

Onno Gratama avait fait part au comte de Flandre de sa double et poignante situation. Robert l'avait écouté avec bienveillance et intérêt, mais il n'avait osé s'ériger en juge entre deux sentiments si respectables.

C'était le soir du troisième jour depuis le retour de Gratama au camp des Croisés, la lune brillait de son plus pur éclat dans un

ciel sans nuages et éclairait de fantastiques lueurs les maisons blanches et les coupoles de Jérusalem, ainsi que les collines environnantes.

Sur un monticule, loin des bruits du camp, se tenait l'ancien corsaire, appuyé sur la poignée

de sa large épée. Il était visible qu'il se trouvait toujours en proie aux mêmes incertitudes, car tantôt il levait les yeux sur les murs crénelés de Jérusalem, tantôt il les dirigeait vers les montagnes lointaines qui bordent le nord de la Judée.

Tout-à-coup, il fut tiré de ses sombres préoccupations par l'apparition subite d'un homme qui vint se placer devant lui, le corps recouvert d'une armure complète. Involontairement il saisit son glaive, mais à peine eut-il jeté un



L'ASSAUT DE JÉRUSALEM REPOUSSÉ, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

coup-d'œil sur le nouveau venu qu'il s'écria avec étonnement :

— Comment, seigneur comte, c'est vous! dans cette solitude....

— Réveur, qui vous laissez ainsi surprendre,

dit Robert de Flandre, alors qu'il s'agit de courir sus aux Infidèles et de délivrer Jérusalem de ses chaînes!

Le chevalier tourna les yeux vers la ville qui s'étendait à ses pieds, puis involontairement

il se retourna de nouveau vers les montagnes de la Judée, en poussant un profond soupir.

Le comte comprit ce mouvement, et tournant la main vers Jérusalem il s'écria d'un ton solennel :

— Chevalier, c'est devant et non pas derrière vous qu'est votre route; cette route, vous devez vous la frayer à travers la brèche des remparts, à travers les cadavres des Infidèles; en avant donc, pour la sainte cause!

Un instant l'œil d'Onno Gratama lança des éclairs; il était redevenu le lion des batailles; mais bientôt cette flamme s'éteignit; il courba la tête avec découragement, tandis que son épée retombait sourdement sur le sol rocailleux.

Robert lui prit la main avec intérêt, et l'invita à s'asseoir à ses côtés sur un rocher qui formait comme un banc naturel.

— Chevalier, dit-il, il m'est bien agréable de pouvoir vous communiquer une bonne nouvelle,



LE DERNIER BIJOU, D'APRÈS M. JOS. MUNSCHE.

une nouvelle qui vous permettra de mettre d'accord vos devoirs de soldat avec votre amour conjugal... Votre femme vit et est revenue prisonnière dans Jérusalem, avec le vieux moine et le chevalier Hugo.

En entendant ces paroles, l'ancien pirate se leva d'un bond; il semblait être devenu tout-à-coup un autre homme; ses regards se portaient vers Jérusalem dont ils semblaient vouloir transpercer les murailles; mais le premier moment

d'exaltation passé, il les reporta vers son interlocuteur avec un air de doute.

Le comte Robert comprit ce mouvement et reprit:

— Vous doutez de l'exactitude de ce que

je vous annonce, et cependant cela est on ne peut plus véridique. Ecoutez: il y a une heure, je reçus la visite d'un chrétien qui venait, au péril de ses jours, de sortir de Jérusalem. Ce chrétien disait avoir à me faire une communication importante de la part de Hugo, le vaillant écuyer que j'élevai jadis au grade de chevalier. L'envoyé avait vu Hugo, lequel l'avait chargé de venir me trouver pour me faire savoir qu'il était retenu prisonnier dans la ville avec Ada, votre épouse, et le père Bruno. Vous voyez donc que mes renseignements viennent de bonne source; vous pouvez d'ailleurs vous en assurer vous-même, car le messager se trouve encore au camp.

Onno Gratama ne pouvait plus douter; le cœur rempli d'une douce émotion, il se jeta à genoux et remercia le Ciel du bonheur inespéré qu'il lui envoyait. Puis, il retourna au camp en compagnie du comte de Flandre.

Entretemps, les Croisés avaient mis le siège devant Jérusalem. L'entreprise semblait désespérée, car l'armée chrétienne, nous le savons, était réduite à cinquante mille guerriers à peine, tandis que la ville, pourvue de vivres, solidement fortifiée, était défendue par une garnison nombreuse, bien armée et bien décidée à se laisser tuer jusqu'au dernier homme plutôt que de laisser tomber la place aux mains des chrétiens.

La situation des Croisés était donc des plus critiques; entourés partout d'ennemis menaçants, ils avaient à redouter non moins que les armes des fils du Prophète, le brûlant soleil de la Judée et les maladies que faisait naître l'insalubrité du climat, en même temps, qu'au loin apparaissait, dans les plaines desséchées, le terrible spectre de la faim. Mais les soldats de la Croix, confiants dans la force éprouvée de leurs armes et dans le secours de la Providence, étaient résolus à tout surmonter pour arriver au but si longtemps désiré.

Tout autour de la ville furent élevés des retranchements qui permettaient aux Croisés de se mettre à l'abri des traits ennemis; chacun des princes avait son camp particulier où flottaient les baunnières et les pennons, mais qui était disposé de façon à ce que, soit pour l'attaque, soit pour la défense, tous pussent facilement se réunir. Les prêtres excitaient l'ardeur des soldats, et les malheureux chrétiens de Jérusalem, chassés de leurs demeures par les Turcs, peignaient en termes déchirants les souffrances de leurs coreligionnaires restés à leur merci. Cependant les chrétiens n'avaient ni machines pour raser les murailles, ni tours, ni catapultes, ni béliers, ni échelles pour escalader les remparts. Ils n'avaient que leurs épées et leur courage.

Enfin les chefs se laissèrent gagner par l'impétueux désir des soldats; trompettes et clairons résonnèrent dans tout le camp et donnèrent le signal de l'assaut; cavaliers et hommes de pied s'avancèrent vers les hautes murailles crénelées de Jérusalem, au sommet desquelles se déployait le Croisant; les Croisés s'élançèrent avec impétuosité aux cris mille fois répétés de „Dieu le veut!”

Ils se trouvent bientôt au pied des murs, réunis en grande masse; élevant leur boucliers par-dessus leurs têtes, de manière à s'en couvrir comme d'un toit de fer, ils se mettent à entamer les remparts par le bas, tandis que les archers, postés à quelque distance, lancent sans relâche leurs traits aux Musulmans qui se trouvent aux créneaux. Princes et barons donnent l'exemple du courage et de l'héroïsme. Des flots d'huile brûlante, de poix, des flèches sans nombre, des quartiers de rocs ne cessent de tomber sur les chrétiens; des centaines d'entre eux ont déjà succombé; cependant, rien ne peut entamer le courage des survivants, rien ne peut les faire reculer; les pierres arrachées des murs sont lancées à la face des assiégés, les coups des haches et des épées retentissent sans relâche, mêlés aux cris des mourants, dont le dernier mot est une parole d'encouragement pour leurs compagnons d'armes.

Mais les Musulmans opposaient l'héroïsme à l'héroïsme, et de plus trouvaient un abri sûr derrière leurs remparts imprenables.

Un instant cependant il sembla que la victoire allait rester aux Croisés..

Onno Gratama, qui avait combattu durant plusieurs heures avec son héroïsme habituel, mais sans parvenir à pratiquer une brèche dans la muraille, saisit, de désespoir, un autre moyen pour pénétrer dans cette ville qui renfermait ce qu'il avait de plus cher au monde.

Il y avait dans le camp des chrétiens une seule échelle, suffisamment haute pour atteindre aux créneaux: il l'appliqua contre le mur, et, appelant ses compagnons, il monta résolument les échelons.

A la vue de cette action audacieuse, les Musulmans se sentirent pris de frayeur; déjà ils reculaient, mais voyant le peu d'hommes qui pouvaient suivre l'audacieux chevalier, ils se précipitèrent sur lui et eurent bientôt renversé l'échelle.

Onno fut emporté inanimé au camp et ce fut en quelque sorte un bonheur pour lui, car ainsi il ne put voir la défaite des siens qui se virent enfin obligés de renoncer à leur tentative.

Ce premier échec avait appris aux Croisés combien il était téméraire d'assiéger une place aussi forte que Jérusalem sans avoir les engins nécessaires. Il fallait donc y pourvoir sans retard, il fallait se mettre à construire des machines de guerre.

Malheureusement, le camp manquait de bois aussi bien que d'outils; d'un autre côté on était pressé par un nouvel ennemi, la famine; le brûlant soleil d'Orient avait tout desséché, pas un épi de blé, pas un brin d'herbe ne perçait à travers le sol aride et sablonneux. C'était la même situation que devant Antioche, et pire encore, car les fontaines et les sources avaient été empoisonnées par les Mahométans; les ruisseaux charriaient la mort dans leurs eaux fétides, et les chrétiens n'avaient plus pour se désaltérer que les eaux bourbeuses des marais. Aussi la faim, les maladies, la soif conduisaient journellement nombre de chrétiens au tombeau.

Les souffrances d'Onno Gratama, on le comprend, dépassaient celles de tous les autres: plus la victoire était retardée, moins il avait d'espoir de revoir sa fidèle épouse et ses compagnons d'infortune. Il ne pouvait considérer sans frémir ces formidables tours et ces redoutables murailles qui élevaient une barrière invincible entre lui et ceux qu'il aimait, et à cette vue il sentait son courage faiblir.

Enfin un rayon d'espérance vint à briller pour les malheureux Croisés. Le bruit se répandit dans le camp qu'il était arrivé, dans le port de Joppé, une flotte génoise abondamment pourvue de tout ce qui manquait aux chrétiens: vivres, matériel de guerre, engins et ouvriers habiles. Mais le chemin pour y parvenir était dangereux, et bien faible était la chance de pouvoir se mettre en rapport avec la flotte.

Godefroid de Bouillon ne connaissait qu'un seul homme qui pût mener à bonne fin cette périlleuse entreprise; cet homme était l'ex-chef de pirates. Onno reçut donc du prince la mission de se mettre à la tête d'une expédition.

Le vaillant Frison se mit en marche avec trois cents hommes résolus, surmonta les difficultés des chemins, traversa heureusement un pays ennemi et revint bientôt au camp avec un grand convoi de vivres et accompagné d'habiles ingénieurs et ouvriers génois.

Une joie immense salua son retour dans l'armée des Croisés; tous reprirent courage; on se mit en quête de trouver une forêt, et bientôt l'on eut le bois nécessaire; tous, même les femmes et les enfants, mirent la main à l'œuvre et en peu de jours les engins et les tours roulantes furent achevés.

A l'aspect de ces terribles machines, les Croisés se crurent sûrs du succès.

Ils devaient payer cher leur orgueil et leur témérité.

Conduits par leurs princes à un assaut, qu'ils croyaient décisif, ils déploierent leur ancienne valeur; armés de béliers, ils se mirent à attaquer les murailles et montèrent sur les tours roulantes pour essayer de mettre le pied sur les remparts. Une lutte des plus vives s'engagea sur tous les points; les Croisés faisaient des prodiges; les béliers, les machines faisaient rage, et du haut des tours de bois pleuvait

sur les Musulmans une grêle de traits. Déjà les échelles se dressaient en grand nombre contre les murailles et se chargeaient de guerriers prêts à porter le dernier coup à la ville assiégée. Mais hélas, les Musulmans repoussèrent toutes les tentatives des assaillants, parvinrent à refermer chaque brèche, et au moyen du feu grégeois, incendièrent ces engins et ces tours sur lesquels leurs adversaires avaient fondé tant d'espérances. Ceux-ci se virent donc obligés de renoncer momentanément à leur entreprise, au grand désespoir d'Onno Gratama dont l'impatience ne connaissait plus de bornes.

(A continuer.)

LITTÉRATURE MAGYARE.

LA BALLADE DU PAYSAN PAVO.

I.

Au milieu d'une région froide, stérile et marécageuse, demeurerait, avec sa femme et ses petits enfants, le paysan Pavo, et il travaillait sans relâche, espérant que le Ciel bénirait son travail.

Il creusa des fossés d'écoulement, laboura sa terre et lui confia la semence.

Le printemps arriva, et la fonte des neiges détrempa ses champs, et la moitié de la moisson naissante fut perdue.

L'été vint, et la grêle coucha et broya les jeunes épis.

L'automne vint à son tour, et la gelée brûla le reste.

La femme s'arracha les cheveux, s'écriant:

— Pavo, Pavo, le plus malheureux des hommes, prends ton bâton, nous sommes abandonnés de Dieu; il est dur de mendier, il est plus dur de mourir de faim.

Pavo lui prit la main et répondit ainsi:

— Dieu éprouve son serviteur, mais il ne l'abandonne pas. Il faudra nous contenter désormais de pain fait avec moitié d'écorce. Je donnerai à mes fossés une profondeur double. Mais c'est de Dieu que j'attends le fruit de mes travaux. En attendant, nous ferons du pain d'écorce mêlée avec du blé.

II.

Il mit deux fois autant de temps à creuser ses fossés plus profonds, vendit ses quelques brebis, acheta du seigle et le sema.

Le printemps arriva, la fonte des neiges détrempa de nouveau ses champs et fit périr la moitié de la moisson naissante.

L'été vint, et la grêle coucha et broya les jeunes épis.

L'automne vint à son tour, et la gelée brûla le reste.

La femme se frappa la poitrine s'écriant:

— Pavo, Pavo, le plus malheureux des hommes, il faut mourir, car Dieu nous a abandonnés; il est dur de mourir, il est plus dur de vivre.

Pavo lui prit la main et lui fit cette réponse:

— Dieu éprouve son serviteur, mais il ne l'abandonne pas. Il faudra nous contenter encore de pain fait avec moitié d'écorce. Je donnerai à mes fossés une profondeur triple, mais c'est de Dieu que j'attends le fruit de mes travaux.

III.

Il mit trois fois autant de temps à creuser ses fossés plus profonds, vendit son dernier bœuf, acheta du seigle et le sema.

Le printemps arriva, mais cette fois la fonte des neiges ne fit aucun dommage à la moisson naissante.

L'été vint, mais la grêle ne coucha pas les jeunes épis et n'en broya aucun.

L'automne vint à son tour et vit les épis dorés, respectés par la gelée, onduler au souffle du vent.

Alors Pavo et sa femme tombèrent à genoux, s'écriant:

— Dieu n'a fait que nous éprouver, il ne nous abandonnera pas!

Puis la femme dit toute joyeuse à son mari:

— Pavo, Pavo, prends gaiement la faucille;

maintenant nous pouvons réjouir nos cœurs dans l'abondance, maintenant nous pouvons laisser de côté l'insipide écorce et faire cuire un bon pain fait de bonne farine de seigle.

Pavo lui prit la main et répondit :

— Femme, femme, ces biens ne nous sont envoyés que pour nous éprouver; c'est pour quoi il faut avoir pitié de ceux qui souffrent. Mêlé donc encore l'écorce avec du blé, comme auparavant: les gelées ont détruit la moisson du voisin.

VIVE LA CHANSON!

Dans un repas sans étiquette,
Où l'on ne voit que des amis,
Avant de se mettre en goguette
Le conte peut bien être admis;
Mais, malgré ses prérogatives,
Bientôt il faut changer de ton.
Pour égayer de francs convives,
Ah! parlez-moi d'une chanson!

Pour combattre le ridicule,
Ou le vice bravant les lois,
Un pédant saisit la fêrule,
Un docteur élève la voix.
Mais quel est le fruit de leur peine?
On esquivé fouet et sermon;
Pour que la leçon soit moins vaine
Ah! parlez-moi d'une chanson!

Voyez cet homme qui se frappe
En proie à ses tristes vapeurs;
Le noir disciple d'Esculape
Le berce de discours trompeurs.
Tous ses remèdes sont folie,
Je n'en connais qu'un seul de bon;
Pour guérir la mélancolie,
Ah! parlez-moi d'une chanson!

L'amant, pour déclarer sa flamme,
Emploie un chant sentimental,
L'élegie, où se peint son âme,
La romance et le madrigal;
Mais ce style bien doux, bien tendre,
Fait bâiller le jeune tendron:
Pour se faire aisément comprendre
Ah! parlez-moi d'une chanson!

Faut-il de nuit et sans défense,
Traverser un bois dangereux;
Contre l'ennemi qui s'avance
Faut-il se montrer valeureux,
Guerriers, voyageurs, ont l'usage
De pousser quelque joyeux son:
Pour faire naître le courage,
Oh! parlez-moi d'une chanson!

Composer une œuvre sublime
Est un vrai travers de l'esprit;
Le pauvre auteur en vain s'escrime,
Il n'obtiendra point de crédit.
Veut-il que partout on le fête,
Qu'il broche couplets sans façon;
Pour être réputé poète,
Ah! parlez-moi d'une chanson!

L. A.

BANNIE DU TOIT PATERNEL.

Roman.

XXV.

Le capitaine Tollish, après avoir abattu à ses pieds lord Darkwood, son cousin, s'écria avec une effrayante expression de physionomie :

— Enfin le voilà mort!... cette fois, il n'y aura plus de retour possible.

Le scélérat se pencha de nouveau sur sa victime et lui mit la main sur le cœur.

Puis, se relevant, il se laissa tomber dans un fauteuil: il se sentait défaillir.

Il regarda ses mains: aucune trace de sang ne s'y montrait; mais un petit filet rouge continuait à couler du crâne de lord Darkwood, et tachait le plancher. Il tourna la tête d'un autre côté.

— Il est bien mort, répéta-t-il, et je suis de nouveau le maître de Dunholm!

Il s'essuya le front à l'aide de son mouchoir de poche, et respira avec effort.

Pendant quelques minutes Fabien Tollish, ou plutôt lord Darkwood, ainsi que nous le nommerons de nouveau, resta immobile sur sa chaise, regardant le corps étendu sur le plancher et prêtant l'oreille avec attention.

— Ils sont tous endormis, murmura-t-il, et cependant je jurerais avoir entendu du bruit... Quelqu'un aurait-il été témoin de ce qui s'est passé ici?

Cette idée le remplit de nouvelles terreurs.

Il se leva et marcha doucement vers la porte, qu'il trouva fermée à clef.

L'ayant ouverte vivement, il se vit face à face avec Pietro, son valet.

Le marquis recula de quelques pas, et le Maltais, se glissant prestement dans l'appartement, en ferma la porte et y donna un tour de clef. Puis, avec un sourire étrange et sans exprimer aucun sentiment d'horreur, il se pencha sur la forme humaine étendue à terre.

— Depuis combien de temps étiez-vous à la porte, Pietro? lui demanda son maître.

— Depuis qu'il est entré dans cette chambre, répondit le Maltais. Je passais dans le vestibule quand j'ai entendu quelqu'un pousser un cri de détresse... C'était vous... Ainsi vous l'avez tué? interrogea l'audacieux valet.

Le marquis frissonna.

— C'est un vilain mot que vous prononcez là, dit-il.

— Il est bien mort, n'est ce pas? demanda Pietro.

— Oui, il est mort.

— Qu'allons-nous faire de lui à présent?

— Je n'y ai pas encore songé.

— Il faut s'en occuper pourtant. Deux heures vont sonner bientôt. Que me donnerez-vous pour que je garde le secret et vous aide à vous débarrasser de cet objet?

Et il désigna le corps de la victime.

— Oh, je ne suis pas disposé à faire un marché en ce moment. Aidez-moi, Pietro, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous; vous pouvez compter sur une bonne récompense.

— Soit! fit le valet.

Et il se dirigea vers une armoire d'où il tira une carafe d'eau-de-vie et deux verres. Il en versa un à son maître et se servit ensuite.

— Cela nous donnera du courage, dit-il. A présent, à l'œuvre!... Il doit être enterré.

— Oui, mais dans un endroit où personne, en labourant la terre, ne puisse le découvrir.

— Nous traverserons les ruines du vieux château, répondit le Maltais. Il y a dans cette chambre même un passage secret qui y conduit. Prenez une lumière, et éclairez-moi; je porterai le corps. Allons, venez.

Le meurtrier prit une bougie, déplaça un meuble et ouvrit une petite porte cachée dans la tapisserie.

Il précéda Pietro dans un passage étroit et humide, et ils ne tardèrent pas à arriver ainsi dans le château en ruines, l'un éclairant, l'autre ployant sous le poids de son sinistre fardeau.

XXVI.

Le lendemain matin, Lord Darkwood se montra aussi dispos que d'habitude, et aucun remords ne vint le troubler. Il déjeûna de fort bon appétit, fit sa promenade dans le parc, puis résolut de faire visite à sa fille, qu'il n'avait pas vue depuis son retour de voyage.

Comme il frappait à la porte de la salle d'études, il entendit qu'on jouait du piano. Il s'arrêta pour écouter.

— Quel beau talent elle possède, cette Miss Myner! C'est vraiment une personne parfaite. Quand les derniers sons de l'instrument se furent éteints, il ouvrit la porte et entra.

Gwendoline vint au-devant de lui et le salua avec autant de courtoisie que si elle recevait dans un salon.

Lord Darkwood s'assit, et après avoir causé pendant quelque temps, il s'aperçut qu'un grand changement existait déjà dans les manières de sa fille. Sa toilette était du meilleur goût, sa tenue plus modeste, et elle n'avait encore prononcé aucune de ces phrases grossières qui faisaient le désespoir de son père.

— Je suis charmé, Miss Myner, dit-il, des

bons soins que vous donnez à ma fille; je puis déjà juger des excellents résultats que vous avez obtenus. Vous avez reçu une éducation bien distinguée. Vos parents avaient-ils de la fortune?

Gwendoline rougit.

— Je suis orpheline depuis ma naissance, milord, répondit-elle d'une voix troublée. Mais j'avais de bons amis qui n'ont rien épargné pour m'instruire.

— Cela se voit sans peine. Pardonnez-moi, mais vous me semblez plutôt faite pour orner un salon que pour remplir le rôle d'institutrice. Vous n'avez pas été élevée pour cette profession.

— Non, milord.

Le marquis, voyant que ce sujet était déplaisant à la jeune fille, changea de conversation et se retira bientôt.

— C'est vraiment une beauté que cette Miss Myner, se dit Lord Darkwood en se dirigeant vers son cabinet. Quelle distinction! quelle fraîcheur! Oh! si elle était une héritière, je tâcherais d'en faire ma femme. Il est vrai qu'elle est assez jeune pour être ma fille, mais je ne prendrai qu'une femme jeune; et puis, je suis assez riche pour épouser une fille qui n'a rien. Il faut que je sache si les Myner appartiennent à une bonne famille, car, vraiment, je me sens entraîné vers cette charmante enfant.

XXVII.

Rien qui pût rappeler la tragédie de la veille, ne se voyait dans la chambre où avait eu lieu le meurtre du naufragé. Pietro avait eu soin de jeter quelques charbons ardents sur le plancher, et toute trace de sang avait disparu à l'aide de ce moyen, qui avait été attribué à un accident.

Cependant, les jours et les semaines se succédèrent rapidement, et le marquis passait gaiement le temps au milieu de la splendeur qui l'entourait, sans jamais éprouver un instant de remords. Il jouissait du présent et ne s'inquiétait pas de l'avenir. Son crime n'était connu que du Maltais, qu'il accablait de bienfaits et dont, par conséquent, il croyait n'avoir rien à craindre.

Pietro et son frère entretenaient une correspondance assez active concernant la fille de Clara Markham, correspondance dont le marquis avait toujours la primeur, sans que le valet s'en doutât le moins du monde.

Il résultait de ces lettres que Tomaso Teccino n'avait rien appris concernant la question qui les occupait.

L'hiver s'écoula de la sorte, et le marquis et le valet ne se doutaient guère que l'objet de leurs recherches habitait sous le même toit qu'eux et passait journellement devant leurs yeux.

Le château de Dunholm, ainsi que presque tous les manoirs importants de l'Angleterre, avait sa légende.

Pendant les longues soirées d'hiver, les serviteurs se racontaient, au coin du feu, un événement dramatique, qui, au temps jadis, avait ensanglanté le vieux manoir.

Les héros étaient deux hommes qui s'étaient entretenus en présence de la femme pour laquelle ils se battaient, et celle-ci, devenue folle d'horreur et de désespoir, était morte peu de temps après.

Depuis cette époque, on prétendait que pendant la nuit, un spectre errait dans les ruines de l'ancien château.

La jeune Georgina, qui avait un grand amour pour le merveilleux, était déjà au courant de cette légende trois jours après son arrivée à Dunholm.

Aussi n'eut elle rien de plus pressé que d'en faire part à Miss Myner, qui en rit et haussa les épaules.

Georgina se sentit vivement blessée de ce mouvement de dédain.

— Ne riez pas, dit-elle; plusieurs domestiques m'ont déclaré qu'ils ont vu un homme de haute taille ayant plusieurs blessures saignantes errer dans les ruines, puis disparaître. Je n'irais pas la nuit de ce côté quand même on m'offrirait le trône d'Angleterre. Mais le jour, c'est autre chose, et si vous vouliez m'accompagner, j'au-

rais le courage d'y aller avec vous. Allons-y ce matin!

— J'y consens volontiers, si cela peut vous être agréable, répondit l'institutrice.

XXVIII.

La matinée était belle, et les deux jeunes filles se préparèrent pour la promenade.

Les ruines de l'ancien château de Dunholm étaient historiques et attiraient grand nombre de visiteurs. Feu le marquis de Darkwood, ainsi que ses prédécesseurs, en avait permis la

libre entrée à tous ceux qui se présentaient; mais il n'en était pas de même sous le nouveau marquis.

Il avait ordonné à ses domestiques de ne plus admettre aucun touriste ni voyageur dans l'enceinte du vieux château, dont il avait fait fermer les portes et restaurer les fenêtres délabrées.

— Mais comment entrerons-nous dans les ruines, observa Gwendoline, puisque les portes en sont fermées?

— Oh, je sais où les clefs se trouvent, répondit Georgina; je les ai mises l'autre jour dans le cabinet de mon père.

— Il faudra demander à Lord Darkwood la

permission de les prendre, dit la fille de Clara Markham.

— Cela n'est pas bien nécessaire, fit Georgina, en se sauvant à toutes jambes. Mais puisque vous le voulez...

Quelques instants après, elle revint en agitant un trousseau de clefs, mit à la hâte son chapeau et son manteau, et toutes deux sortirent.

On pouvait pénétrer dans les ruines de divers côtés. Ne voulant pas y pénétrer par l'entrée principale, elles s'arrêtèrent devant une petite porte de fer pratiquée dans un portail de pierre.



L'AUDIPHONE.

Lady Georgina essaya plusieurs clefs et réussit à l'ouvrir sans peine.

— Tiens, cette porte ne fait aucun bruit, observa-t-elle; on dirait que les charnières en ont été huilées.

Elles pénétrèrent dans la cour et de là dans plusieurs chambres, dont toutes les portes étaient fermées. La fille du nouveau marquis, grâce à son trousseau de clefs, réussit à les ouvrir, et aucune pièce n'échappa à la curiosité des visiteuses.

— Jusqu'à présent, M^{lle} Marianne, dit Georgina, nous n'avons encore rien vu de surnaturel.

— Oh! il n'existe plus de fantômes au dix-neuvième siècle, fit Gwendoline en riant. Maintenant que nous avons vu les étages, la tour et le rez-de-chaussée, nous pourrions bien descendre dans ces sombres caveaux où autrefois, en temps de guerre, on enfermait les prisonniers.

La fille du maître de Dunholm hésita un instant, puis s'écria:

— Eh bien, si vous n'avez pas peur, je tâcherai d'avoir autant de courage que vous. Venez.

— Mais il nous faudra de la lumière, interrompit la gouvernante; comment nous en procurer?

— En passant dans la cuisine, j'ai remarqué qu'il y avait là une lanterne et une boîte d'allumettes, dit Georgina; je m'en vais voir si cette lanterne contient encore de l'huile.

Elle revint bientôt avec une lumière à la main. Gwendoline la prit et la tint élevée au-dessus de sa tête.

Elles descendirent un large escalier en pierre, et se trouvèrent dans un vestibule humide sur lequel s'ouvraient plusieurs portes en fer.

— On dirait que nous sommes dans une

tombe, ici, dit la fille du nouveau Lord Darkwood en baissant la voix.

Elles continuèrent à avancer dans ces longs passages, ouvrant de temps en temps une porte et visitant tous les coins et recoins, quand Miss Myner fit observer à son élève qu'elles feraient bien de retourner sur leurs pas, de crainte de s'égarer dans ce labyrinthe d'allées.

En ce moment, un rat passa sur les pieds de Georgina.

Effrayée, elle fit entendre un cri perçant qui retentit d'écho en écho sous ces sombres voûtes.

— Ce n'est qu'un rat, dit Gwendoline, ne craignez rien, il est parti.

L'institutrice avait à peine prononcé ces paroles qu'une espèce de son étouffé se fit entendre non loin d'elle; on aurait dit un gémissement de douleur ou un faible cri d'agonie.

(A continuer.)